« Le roi n’était plus qu’à six lieues d’ici, au château de Chinon. Jeanne me dicta en hâte une missive à son intention. Elle lui disait[…] que, bien qu’elle ne l’eût jamais vu, elle reconnaîtrait son roi parmi tous autres, quel que soit son déguisement. »

[...]

« Le coeur battant, je dévorais des yeux le personnage couronné. […]Jeanne ne fit aucune salutation, pas la moindre inclinaison de la tête ; immobile, elle regardait en direction du trône dans le plus parfait silence.
Je regardai furtivement Jean de Metz : la pâleur de son visage me surprit.
- Que se passe-t-il, mon vieux ? lui murmurai-je.
Il me chuchota :
-Il lui ont tendu un piège. Ils ont profité d’une allusion contenue dans sa lettre. Elle va se fourvoyer et ils se gausseront d’elle. Cet individu sur le trône n’est pas le roi.
J’observai Jeanne de dos. Sa pose faisait comprendre qu’elle avait le regard posé sur le trône. Curieusement, ses épaules et sa nuque me parurent exprimer la perplexité. Détournant le regard, elle parcourut lentement et comme au hasard les rangs des courtisans, pour s’arrêter sur un jeune homme modestement vêtu ; le visage de Jeanne s’éclaira, elle courut vers lui, se jeta à ses pieds, lui enserra les genoux des deux bras, et lui dit, d’une voix délicate et mélodieuse :
-Dieu vous donne vie, gentil roi !
[...]
Mais le jeune homme modestement vêtu répondit à Jeanne :
-Tu te trompes. Je ne suis point le roi, Jeanne. Voilà le roi ! Ajouta-t-il en désignant le trône.
[…] Jeanne n’avait pas bougé ; toujours à genoux, le visage aussi radieux, elle lui répondit d’une voix vibrante :
-En nom Dieu, gentil prince, c’êtes vous et non autre.
L’inquiétude de Jean de Metz s’évanouit. Il s’exclama :
-En vérité, elle ne devinait point, elle savait. A quoi a-t-elle pu le reconnaître ? C’est miraculeux. Quelle joie ! Je ne me mêlerai plus de ses affaires, car elle est à la hauteur de toutes les situations ; ce qu’elle a en tête ne peut profiter du vide de la mienne.
Son interruption me fit perdre quelques phrases du dialogue échangé entre Jeanne et le roi :
-Qui es-tu et que me veux-tu ?
-Gentil dauphin, j’ai nom Jeanne la Pucelle et […] s’il plaît à vous, gentil sire, de désigner la Pucelle comme vrai chef de guerre et de lui donner vos gens d’armes…
Jeanne marqua une pause, avant d’ajouter, une lueur de malice dans les yeux :
-...la Pucelle portera secours à votre bonne ville d’Orléans, brisera le siège des Anglais et les boutera hors.
A l’invitation du roi, Jeanne se releva ; ils se mirent à converser en privé.[…] Trop éloignés pour les entendre, nous ne pouvions qu’observer les résultats apparents de leur entretien. Parmi ceux-ci, les témoins de la scène en remarquèrent un en particulier tant il fut mémorable et surprenant, au point que l’histoire le perpétua.[…] Nous vîmes le roi se départir de son indolence coutumière pour se redresser soudain comme un homme fier, affichant un air d’immense et radieuse surprise. C’était comme si Jeanne lui avait fait une révélation un peu trop belle pour y croire, mais dont la teneur n’en faisait pas moins son bonheur.
[...]Longtemps après, nous avons fini par apprendre quel avait été le contenu secret de leur conversation .[…]
-Je donnerai un signe irréfutable. Un désarroi secret vous ronge le coeur, dont vous ne parlez à quiconque ; l’incertitude fait fondre votre courage, vous induit en tentation de tout rejeter et de fuir le royaume. Depuis bien longtemps, en votre for intérieur, vous priez Dieu, vous implorez Sa grâce pour qu’Il vous délivre ce doute, même si, le faisant, vous risquez d’apprendre que vous nul droit au royaume.

C’est ce qui surpris le plus le roi. Car elle disait vrai : cette prière était un secret qu’il gardait jalousement par devers lui.